



M. ALPHONSE POITRAS, HOMME DE LETTRES



E. ALPHONSE POITRAS, HOMME DE LETTRES



ous donnons, aujourd'hui, le portrait d'un homme de grands talents qui, écrivain amateur plutôt que de métier, se fit néanmoins un nom enviable, s'acquiesce une belle place au sein de la brillante pléiade de littérateurs canadiens français qui a paru sous l'Union des Canadas, et gardera la gloire d'avoir ouvert notre

histoire littéraire nationale.

Il manqua à Poitras un double élément de succès pour atteindre aussi haut que semblaient le prédestiner ses ressources fécondes : le dévouement à son art qui donne la constance de le cultiver sans relâche et assure la réussite définitive ; en second lieu, la longueur de l'existence : il mourut avant l'âge de quarante ans, cet âge, pour les facultés intellectuelles, de la parfaite virilité.

Ses esquisses littéraires, néanmoins, bien que crayonnées à la hâte, pour rompre la monotonie des heures de bureau—Poitras, qui s'était d'abord destiné à la carrière du Barreau, vit ensuite sombrer ses mépris dans le gouffre du service civil, alors que le Parlement des Canadas Unis siégeait à Montréal—ses esquisses, disons nous, lui valurent en son temps une renommée bien au-dessus du vulgaire. Aujourd'hui encore, elles ont leur prix, et nos lecteurs sauront s'en rendre compte par eux-mêmes lorsqu'ils auront lu la jolie nouvelle, étude des mœurs du temps, due à sa plume facile, et dont nous commençons la publication, d'après un manus-

crit vieux de cinquante ans, tracé en entier de la main de l'auteur.

Pour mieux révéler à nos lecteurs cette personnalité intéressante, pas bien contemporaine à nous, M. Poitras vécut dans la période, ou à peu près, de 1820 à 1860, il semble que nous ne pouvons mieux faire que de reproduire en entier la belle notice biographique que lui consacra dans *La Minerve* d'alors, l'un de nos écrivains les plus distingués, à son décès :

“ M. POITRAS.—La mort vient de frapper un homme qui aurait pu conquérir une grande renommée littéraire et qui laisse la réputation d'un esprit charmant et distingué, d'un observateur fin de nos mœurs, d'un conteur spirituel. M. Poitras n'a écrit que quelques pages ; mais elles révèlent un talent si vif et si original, une inspiration si franche et si heureuse, qu'elles ont donné à leur auteur une place élevée parmi nos écrivains nationaux. Il avait tout ce qui fait le romancier, le peintre de mœurs, l'esprit, la verve, l'entrain, et à un haut degré ce don si rare, l'observation comique, l'observation pénétrante et juste. Il nous a donné en se jouant de gais et charmant petits tableaux, qu'il aurait pu multiplier en laissant seulement sa verve courir librement, et dont il lui aurait été facile d'étendre le cadre jusqu'au roman. Son talent aurait grandi avec le sujet ; c'est la volonté seule qui lui a manqué pour doter notre littérature d'un conteur original, d'un Emile Souvestre, d'un Alphonse Karr. Nos mœurs ne pouvaient rencontrer un écrivain qui fût mieux doué pour saisir et pour peindre leur côté joyeux, pour noter dans la mémoire des générations de l'avenir les éclats de la vieille gaieté canadienne

“ Il y avait longtemps, hélas ! que M. Poitras avait laissé mourir son talent et que les lettres canadiennes en portaient le deuil. Mais la mort ravive et redouble les regrets que son silence faisait naître, et l'homme en partant nous rappelle le poète qui n'était plus. Nos regrets seraient moins amers, si le découragement, l'apathie, le sentiment de l'isolement littéraire, n'avaient déjà bien souvent

frappé, avant la mort, nos belles intelligences, les talents les plus brillants et les plus vifs.

“ Nous avons voulu nous faire, dans ces lignes, l'interprète sincère de tous ceux qui ont, dans notre pays, le culte de l'esprit et de l'art, et rendre un dernier hommage et dire un dernier adieu au confrère mort, à l'homme d'esprit, au poète envolé.”

Toujours LE MONDE ILLUSTRÉ est fier de mettre en lumière, dans ses colonnes, les figures distinguées qu'a produites notre race. Nous aimons à populariser chez notre peuple le nom de ses enfants contemporains qui lui font honneur, il nous est agréable, surtout, d'exhumer du passé, comme en ce cas-ci, des souvenirs capables d'exciter vivement l'émulation des jeunes générations d'aujourd'hui.

Emile Saint-Denis



UN BAL DE FAUBOURG



Ne sait peut-être pas ce que c'est qu'un bal de faubourg ; ce n'est ni plus ni moins qu'un violon, un fifre, un tambour, deux chandelles de suif retenues à la cloison par deux clous, neuf à dix gamins faits hommes, quinze à vingt jeunes filles—toujours plus de filles

que de garçons, c'est dans l'ordre—une table chargée d'une carafe de whiskey, d'un pot de bière, de quelques pipes et de trois ou quatre torchettes de tabac, deux madriers appuyés sur quatre chaises en guise de bancs, le tout contenu dans un appartement de vingt pieds de long sur dix huit de large, vu que pour la circonstance la cloison qui divisait la salle d'entrée d'avec la chambre à coucher a été abattue et mise au grenier jusqu'à nouvel ordre. Voici comment j'ai eu l'avantage d'apprendre à mes dépens ce que c'était qu'un bal de faubourg. Il y a de cela quinze jours, je m'amusa à prendre l'air, derrière l'église Saint-Jacques, lorsque des jeunes gens de dix-neuf à vingt ans passent près de moi.

—Dis donc, Jos, dit l'un d'eux, vas-tu au bal de la Grand'Milie, à soir ?

—Absolument que j'y vas, et avec ma sainte par-dessus marché, dit l'autre, mais toi Coq, emmènes-tu tes yeux bleus ?

—Si j'emmène ? j'irais-t'y sans ça.

—Combien payes-tu par couple

—Un écu pour la nuit et pour les survenants six sols du rill, c'est le prix.

Comme je n'avais rien à faire, que je vis qu'au bal de Grand'Milie, dont j'étais bien aise de faire la connaissance, l'on recevait des survenants à six sols du rill.—le prix m'allait à merveille—je résolus de m'attacher au pas de l'un des deux jeunes gens, et de ne le laisser que quand j'aurais su où avait lieu le bal. Heureusement que dans le cours de la conversation de nos deux jeunes gens j'appris que la Grand'Milie restait dans le Fort Tyau, rue V....

À huit heures, j'étais rendu, mais rendu à la porte seulement, laquelle était complètement obstruée par une foule de curieux des environs, de tout âge et de tout sexe. De temps en temps il apparaît au chassis un jeune homme qui criait : “un tel, es-tu là ?” et quand une voix répondait : “me v'là !” l'interpellant faisait un signe que je compris bientôt. Comme je pensais n'avoir aucun ami dans la maison, et que j'étais décidé d'entrer, je suis le premier interpellé, qui passe par derrière la maison (moi aussi), entre dans la cour par une brèche (moi aussi), se rend à une fenêtre